

ENTRETIEN AVEC BARBARA CASSIN

# Un discours peut transformer le monde

Philosophe et philologue, Barbara Cassin réhabilite la parole et montre son pouvoir. En modelant nos représentations, certains discours changent les façons de penser et de vivre.

## À quoi parler sert-il ?

Le discours nous offre trois possibilités, qui ne cessent de se mélanger. On peut d'abord « parler de ». Parler, ici, sert la vérité. On dit quelque chose qui est vrai ou non. Quand je dis que la table est blanche, elle l'est et c'est vrai ou elle ne l'est pas et c'est faux. On peut aussi « parler à ». Dans ce cas, parler sert à persuader. On parle pour que celui à qui l'on s'adresse partage notre point de vue et fasse ce que nous voulons qu'il fasse. Le discours judiciaire en est l'exemple simple : il s'agit de convaincre et de gagner le procès. C'est l'art de la rhétorique. Enfin, on peut « parler pour parler ». Avec cette troisième dimension, il ne s'agit ni de vérité ni de persuasion, mais de « bonheur », au sens de réussite. Le discours produit alors ce que j'appelle un « effet-monde ». Cette fois, il transforme directement le monde. L'effet peut être très limité, comme quand le curé dit « Je te baptise » – c'est ce que le philosophe John Austin appelle un « performatif ». Ou plus vaste et plus diffus, comme quand nos perceptions, nos représentations, sont transformées par le discours, et qu'on se met à voir le monde autrement, à penser autrement. La philosophie peut avoir ce genre d'effet.

## À quoi ressemble un discours qui transforme le monde ?

Il est construit de manière à ce qu'on ne s'aperçoive même pas que c'est un discours. C'est un discours qui se présente comme étant le réel, comme ce qui va de soi. Il agit en nous et nous transforme, il oriente nos représentations. Mais attention, un « discours qui gagne », comme je nomme cette catégorie, n'est pas forcément un « beau discours ». Je ne suis pas sûre, par exemple, que « I have a dream » de Martin Luther King soit un discours qui gagne. C'est un discours magnifique, qui a eu un effet sur les consciences et qui a fait rêver. Mais a-t-il vraiment changé le monde ? Il n'a pas empêché certains Américains de continuer à être racistes. En cela, il ne s'est pas réalisé.

À l'inverse, le discours de la philosophie, qui n'apparaît pas comme un discours, justement, formate notre perception du monde. Quand Karl Marx parle de classes sociales, on se met à penser en ces termes. Qu'on soit marxiste ou non, c'est ainsi

que le réel se laisse décrire, au moins pour un temps. Mes recherches portent sur la philosophie grecque. Eh bien le fait est, qu'on le veuille ou non, qu'aujourd'hui encore nous parlons et découpons le monde comme Aristote. Nous faisons des phrases avec un sujet, un verbe et des prédicats : « La table est blanche », « Socrate est mortel ». Et nous découpons le monde ainsi : voilà Socrate, c'est un sujet, une substance ; il agit – il est, il a des propriétés –, il est mortel, donc il n'est pas en même temps immortel, ce serait contradictoire. Si on dit « Socrate est mortel et immortel », on raconte n'importe quoi ! C'est justement ce qui m'intéresse dans l'étude de la sophistique. La sophistique démonte la manière dont le discours de la philosophie est fabriqué. Elle le met à nu, elle le pousse à bout. À l'époque des Grecs, on a déjà une vision critique sur le discours dominant.

## Existe-t-il d'autres formes de « discours gagnants » ?

L'éloge en est une autre illustration. C'est un genre rhétorique, mais il va au-delà de la simple rhétorique car il forme la perception. Quand on dit « Simone Veil est une grande résistante, une femme d'exception, etc. », on communique sur les valeurs recevables et admises dans la société. On la salue en tant que femme, en tant que résistante, en tant que juive, et cela dessine notre monde. Mais parfois le discours est tellement puissant qu'il réussit même à transformer la norme, à changer les valeurs. Un exemple ? *Éloge d'Hélène* de Gorgias. Hélène a suivi son amant, elle est la cause de la guerre de Troie, tout le monde est d'accord pour dire qu'elle est coupable. Mais non, dit Gorgias, elle est innocente. Elle n'a pas pu résister à la force du discours de Paris, pour le meilleur et pour le pire le discours est plus fort que tout, et c'est pourquoi la belle Hélène est innocente !

## Y a-t-il des règles imparables pour rendre un discours performant ?

La rhétorique est un art fondamental dans l'Antiquité, et il existe des corpus rhétoriques extraordinairement précis, comme ceux de Cicéron ou Quintilien, avec des modèles à



John Foley/Opale/Leemage/Fayard

Récompensée par la médaille d'or du CNRS et élue membre de l'Académie française, Barbara Cassin a été, en 2018, l'une des philosophes françaises les plus distinguées. Helléniste et spécialiste du langage, elle consacre ses premiers travaux à la philosophie antique (*L'Effet sophistique*, 1995), puis dirige en 2004, le *Dictionnaire des intraduisibles*, ambitieux projet coréalisé avec 150 philosophes européens. Son dernier livre, *Quand dire, c'est vraiment faire* (2018) (p. 61), explore la dimension performative du langage. Outre ses engagements académiques (directrice de recherche au CNRS, présidente du Collège international de philosophie, cheffe de collection...), elle est membre de la Commission vérité et réconciliation en Afrique du Sud et de la Commission européenne.

suivre, des conseils pour trouver les bons arguments, les disposer dans le bon ordre, trouver les mots et les gestes adaptés au public pour inspirer confiance et qu'on vous croit sincère. Nos avocats d'aujourd'hui connaissent cela...

En dehors de cette dimension rhétorique, pour que la parole soit efficace, « heureuse », il faut que celui qui la prononce soit « la bonne personne au bon moment ». Celui qui discourt doit être investi d'une autorité reconnue par la société. Pierre Bourdieu y insiste. Le discours n'agit jamais seul : il est tenu à un certain moment par une certaine personne. Et les conditions dépendent à chaque fois de la situation. Au tribunal, le juge investi est le seul à avoir l'autorité pour prononcer une condamnation. Pour un baptême, c'est au prêtre de prononcer « je te baptise ». Quand nous votons aussi, notre parole est efficace parce qu'elle est autorisée : c'est en tant que citoyen que nous disons « oui » ou « non » à quelque chose.

## Avec l'avènement de la démocratie, qui a progressivement valorisé la voix de chacun au fil des siècles, est-ce que la parole a gagné en impact ?

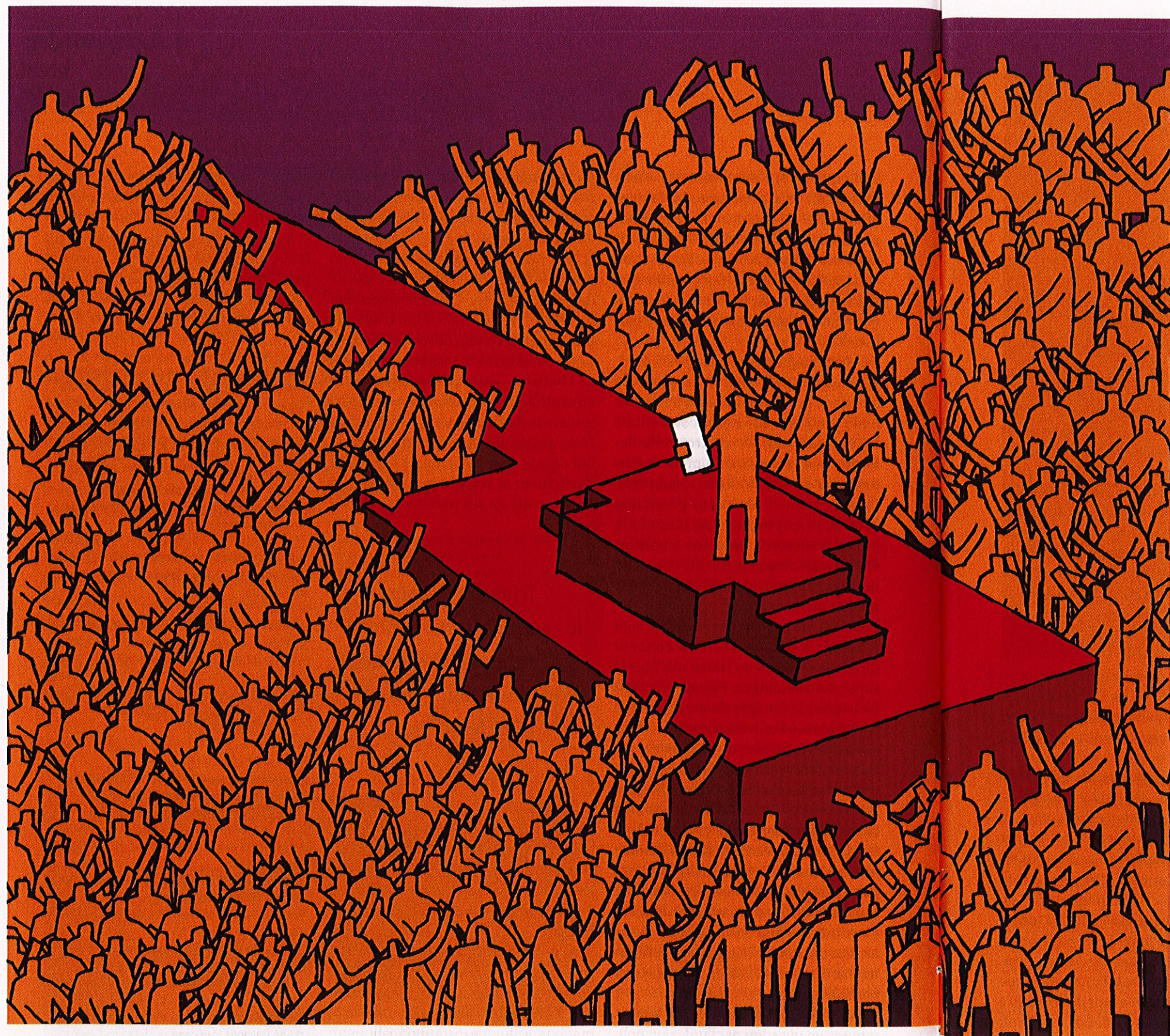
Aujourd'hui, la parole a des étages. La voix des citoyens passe par des représentants élus, qui servent de relais. La parole est déléguée pour être efficace. La crise des gilets jaunes véhicule notamment l'objectif de revenir à une démocratie directe. À Athènes, les citoyens, en très petit nombre, parlaient tous à armes égales. Il ne faut pas oublier que la « cité » est définie

chez Aristote comme l'espace jusqu'où porte la voix du héraut. Et puis, on était alternativement gouvernant et gouverné. Le tirage au sort permettait à chacun d'être potentiellement en charge de prendre les décisions. Aujourd'hui, nous ne sommes pas égaux dans la parole. Un gilet jaune, pour être entendu dans un système démocratique si large et si différencié, doit être entouré de beaucoup d'autres gilets jaunes. D'où le succès des réseaux sociaux qui permettent de relayer facilement les revendications.

## « Avec la politique, écrivez-vous, l'amour est le lieu attitré de la performance. » C'est « là, dites-vous, où les mots font vraiment les choses ». En quoi le langage amoureux est-il un langage d'action ?

C'est mettre en œuvre l'amour que de le dire. Il ne s'agit pas simplement d'une promesse. « Je t'aime » est une réalité en même temps qu'une promesse. C'est un dire réalisé à l'instant. On ne révèle pas simplement des sentiments, comme si on disait « j'ai trouvé que tu étais très jolie, tu me plais, on va avoir une belle vie ensemble... » Quand je dis « je t'aime », eh bien, je t'aime ! Cette phrase est particulièrement performative. Le « je-te-aime » de Roland Barthes, avec les tirets, est très intéressant à cet égard. Je-te-aime. Ça y est ! Quand on le dit pour de bon, c'est déjà un acte. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALIZÉE VINCENT



# L'art de parler

Dossier coordonné par Héloïse Lhéréte et Maud Navarre

**S**avoir s'exprimer de manière claire et convaincante a toujours constitué une qualité humaine essentielle. Dans la Grèce antique, les sophistes érigèrent les bases de l'éloquence dans le but de mieux persuader les auditoires des assemblées politiques et lors des procès en justice. La quête de la vérité n'était pas leur objectif premier. Ils furent d'ailleurs sévèrement critiqués par les philosophes Socrate et Platon qui cherchaient avant tout à révéler le vrai par le discours. C'est dans cette tension entre vérité et persuasion que s'est construit l'art oratoire. Aristote, Quintilien ou Cicéron vinrent clarifier les débats en énonçant les principes de la rhétorique. Ces fondements aujourd'hui millénaires n'ont quasiment pas été contestés depuis. Aujourd'hui, il ne s'agit plus nécessairement de monter à la tribune pour haranguer les foules. On peut parler plus calmement, plus posément, et être tout aussi persuasif. La manière dont on s'exprime dépend des époques, du contexte, des outils et des interlocuteurs.

Quelles que soient ses formes, l'éloquence n'en reste pas moins une arme puissante pour parvenir à ses fins, que ce soit pour obtenir un peu d'aide à la maison, pour persuader une bonne amie qu'elle doit venir voir ce film au cinéma avec nous ou, pour des enjeux plus essentiels, comme réussir l'oral d'un concours ou persuader son patron qu'on mérite absolument cette promotion. Ce ne sont pas les politiques qui diront le contraire, tant leurs discours ont valeur d'actions, pour peu qu'on les croie... Les travaux les plus récents des spécialistes, philosophes, psychologues, historiens, politistes, nous livrent une bonne nouvelle : même les plus timides et les moins aguerris peuvent progresser rapidement ! Car plus qu'un don, l'éloquence est un art, avec ses techniques et ses codes. La mise en place prochaine d'un grand oral lors des épreuves du baccalauréat atteste de la reconnaissance de cet art, dont la maîtrise s'avère cruciale dans notre société. ■

# Parler en public

La parole est un art de la même famille que la danse, le chant ou le théâtre. Sa maîtrise repose sur des règles physiques et mentales connues depuis l'Antiquité.

CYRIL DELHAY

Professeur d'art oratoire à l'IEP-Paris, il publiera chez Dalloz *Les 10 lois de l'art oratoire* en mars 2019.

S'exprimer en public s'apprend, comme on apprend l'art de la cuisine ou la pâtisserie, comme on apprend encore à jouer d'un instrument de musique ou à conduire une voiture. Il suffit de quelques heures de travail pour en maîtriser les fondamentaux. Comme pour les autres arts reposant sur la maîtrise de techniques, il faut commencer par faire ses gammes.

## Des chemins musculaires et nerveux

L'art de la parole est en premier lieu une activité physique de la même famille que les arts de la scène, la danse, le chant, la comédie. Il partage les mêmes fondations que des pratiques aussi diverses que le yoga, les arts martiaux et la plupart des sports. Les gammes consistent à s'approprier (ou redéfricher) des chemins musculaires et nerveux afin qu'ils deviennent réflexes et qu'on n'ait plus à y penser lorsqu'on parle devant les autres. C'est pourquoi la maîtrise de l'oral est bien plus ouverte socialement qu'on le croit. Il existe par exemple des formations qui permettent à des jeunes décrocheurs scolaires d'acquérir les bases de l'expression orale en quelques heures.

Si l'on relit minutieusement les auteurs de l'Antiquité, on s'aperçoit ainsi que les plus grands orateurs ne le sont devenus que par un entraînement du corps, de la respiration, de la voix. Lorsque Démosthène (4<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) se risque à son premier discours devant un grand public, il revient chez lui en pleurant. La moitié de son auditoire, des commerçants athéniens, des artisans, des

pêcheurs lui tournent le dos quand ils ne se moquent pas ouvertement de lui. Averti de sa déconvenue, un ami comédien le reconforte et propose de lui enseigner les techniques qui lui font défaut. Celles de base sont les mêmes que celles de l'acteur, déclare-t-il. Et c'est ainsi que celui qui allait devenir le plus grand orateur de l'Antiquité, qui a inspiré les modèles de l'art oratoire depuis plus de deux millénaires se concentre sur des exercices physiques. Il a le souffle court et, selon certaines sources, bégaye : qu'à cela ne tienne, il déclame des tirades et des vers en courant et en remontant des pentes, avec dans la bouche des gravillons qu'il a recueillis au bord de la rivière. Son épaule se relève mécaniquement quand il parle en public - signe de nervosité que d'autres dans l'histoire ont pu avoir -, il répète ses discours, l'épaule sous une lance suspendue au plafond. De même, Cicéron encore jeune homme constate la médiocrité de ses performances et commence par développer son souffle.

Plus proches de nous, nombreuses sont les personnalités devenues des artistes de la parole qui ont essuyé des débuts difficiles parfois en devant surmonter des tares. Winston Churchill ne zézayait-il pas dans sa jeunesse ? Le roi George VI qui doit mobiliser son peuple contre Hitler corrige son bégaiement et sa peur malade à l'oral en travaillant la respiration. Dans un autre registre, qui

ne se souvient des premiers pas de Mark Zuckerberg hésitant et trempé de sueur lors d'une interview, l'année même du lancement de Facebook en Bourse ? Ou de Michelle Obama lors de ses premières allocutions publiques, le souffle court, multipliant les scories sonores, prisonnière de son texte, avant de devenir, après quelques entraînements, une des oratrices les plus charismatiques de notre temps.

## Un don de soi

On ne naît pas oratrice ou orateur, on le devient. Il n'y a pas de talents de naissance, à peine quelques dispositions ou quelques facilités. Mais pour tous, il y a des défis.

Ce que nous reproduisons dans la parole vient en effet dès le plus jeune âge de notre entourage et de notre éducation. Pour le meilleur et pour le pire. C'est par un subterfuge de l'esprit que ce qui est acquis paraît naturel. Un exemple en est donné par la voix humaine que l'on a tendance à considérer comme innée. Or, comment le bébé apprend-il à parler ? Il commence par gazouiller, c'est-à-dire par reproduire la ligne mélodique de ses parents, bien avant de connaître le sens des mots. Il apprend comme on apprend le plus souvent dans le règne animal, par mimétisme. La ressemblance avec les géniteurs est acquise. Ainsi, ce que l'éducation nous donne peut autant nous aider à nous déployer que nous limiter, du point de vue du corps, de la respiration, de la voix. C'est une chance car l'acquis est plus facile à faire évoluer que l'inné... C'est pourquoi contrairement à une idée reçue, le charisme se travaille.



## Les deux piliers de l'art oratoire.

### 1 - Savoir convaincre

«La rhétorique est utile, parce que le vrai et le juste ayant une plus grande force naturelle que leurs contraires, si les jugements ne sont pas rendus comme il conviendrait, c'est nécessairement par leur seule faute que les plaideurs ont le dessous. Leur ignorance mérite donc le blâme.»

Aristote

«L'orateur doit considérer trois choses : ce qu'il dit, dans quel ordre et de quelle façon il le dit.»

Cicéron

«Prenez votre temps ; exposez bien votre affaire. Si vous avez quelque chose à dire, on vous écoutera.»

Henry Chaplin, cité par Winston Churchill

### 2 - Incarner son propos

«La forme, c'est le fond qui remonte à la surface.»

Victor Hugo

«On agite également trop les épaules ; il paraît que pour se corriger de ce défaut, Démosthène parlait debout sur une sorte d'estrade en réduction, avec une lance suspendue au-dessus de ses épaules : s'il oubliait de réprimer son tic dans la chaleur de l'action, la piqûre de la lance le rappelait à l'ordre.»

Quintilien

«Au bout du corps, l'esprit, mais au bout de l'esprit, le corps.»

Paul Valéry

Aux habitudes corporelles qui nous limitent s'ajoutent les préjugés de genre ou de classe qui contribuent à miner la confiance en soi. La peur du jugement des autres est le pire ennemi. L'art oratoire réclame ainsi de bien gérer le stress

et de dépasser les réflexes d'autodéfense qui sont d'abord physiques mais aussi psychologiques, nous ferment à l'autre et suscitent les mêmes réactions de distance, y compris inconsciemment, chez l'auditoire. Les neurosciences et

Winston Churchill devant un portrait d'Abraham Lincoln durant un discours prononcé à l'Albert Hall en 1944.

particulièrement la mise en évidence des neurones miroirs confortent des lois connues empiriquement depuis l'Antiquité. Il faut alors adjoindre à la nouvelle programmation musculaire et nerveuse une nouvelle programmation psychique. La question pertinente n'est pas d'avoir confiance en soi, mais devient comment prendre appui en soi pour donner confiance aux autres. Parler en public est un don de soi, impudique et généreux. C'est un présent offert à l'auditoire qui s'accommode mal des hésitations. Quand on donne, on donne. Ce n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ. Sur cette base se pose pour chacune et chacun la même question qui engage l'*ethos* tout le long de la vie sociale et professionnelle : qui suis-je ? Pour dire quoi ? Et à qui ? ■

## Les sept clés pour réussir un discours

CYRIL DELHAY

Professeur d'art oratoire à l'IEP-Paris, il publiera chez Dalloz *Les 10 lois de l'art oratoire* en mars 2019.

### 1 Avoir quelque chose à dire...

...et envie de le dire. Parler en public résulte toujours d'une maïeutique, d'un questionnement de soi et de son sujet. C'est valable pour un exposé comme pour un discours. Qu'ai-je à dire? Aussi la qualité du propos dépend-elle nécessairement d'un travail d'instruction préalable, de lectures, d'échanges, parfois d'introspection. Le temps long est un allié. Il permet de mûrir le contenu. Les meilleurs discours, qui se sont élevés au niveau historique, sont le fruit d'une vie et d'un long travail de conviction et de confrontation avec le réel. Des discours engagés. Parmi d'autres, un des plus éloquents, «*I have a dream*» de Martin Luther King (1963). À l'échelle française, deux discours à la tribune de l'Assemblée nationale, celui pour l'IVG de Simone Veil (1974) ou celui sur l'abolition de la peine de mort de Robert Badinter (1981).



Simone Veil, ministre de la Santé, lors de son discours sur le projet de loi en faveur de l'avortement au Sénat le 13 décembre 1974.

### 2 Gérer son stress

Le stress est un ami, mais un ami turbulent. Il nous booste grâce à l'action conjuguée des hormones et notamment des corticoïdes, adrénalines et noradrénalines.

Il peut aussi nous pousser du côté de l'abîme, s'il est mal maîtrisé. Pourquoi? Il est une réaction d'adaptation au danger, un réflexe de survie inscrit dans nos gènes depuis l'aube de l'humanité. Que le sang quitte le cerveau pour aller dans les bras et dans les jambes pour mieux se battre ou s'enfuir avait du sens du temps de nos ancêtres

préhistoriques: un prédateur pouvait surgir à chaque instant dans la savane herbeuse, lion, panthère, reptile... S'il s'agit aujourd'hui d'entamer un exposé ou un discours à la tribune, la même réaction, devenue en partie inadaptée risque fort de nous conduire au trou noir ou au grand blanc: on ne sait plus quoi dire. Un moyen éprouvé pour réguler le stress, la respiration. Elle agit sur le système parasympathique qui freine l'emballement général.

### 3 Maîtriser les silences

Il suffit bien souvent d'écouter la qualité des silences dans un discours pour apprécier la valeur d'un orateur. Le silence est la matière première de la parole. Mais le silence fait peur. Peur du vide, peur du jugement de l'autre. Il faut donc retrouver le sens des pauses et prendre appui dessus. Dans le silence, celui qui parle respire et continue de réfléchir à ce qu'il dit, l'orateur construit en marchant. Il le fait en écoutant l'auditoire, attentif à la moindre de ses réactions pour réajuster son propos et son tempo. Le silence est encore décisif comme espace pour l'autre. Dans le silence, le cerveau de l'auditeur peut comprendre ce qui est dit, être ému, faire le tri et mémoriser. Si l'auditeur ne bénéficie pas de cet espace, c'est comme si celui qui parlait remplissait un tonneau sans fond.

### 4 Travailler son apparence

D'aucuns pensent qu'un bon orateur est convaincant s'il est sincère. Si l'on entend sincérité comme un spontanisme et un soi-disant naturel, on fait fausse route. La parole est un art et, comme tous les arts, c'est par la maîtrise technique qu'on se libère et parvient à être soi. Demandez à un enfant de 5 ans qui se trouve pour la première fois devant un clavier de jouer du piano. Demandez-lui d'être authentique et naturel lorsqu'il tapote sur les touches et écoutez le résultat! Il en va de même pour la prise de parole qui doit naître d'une bonne coordination corporelle, du sens de l'espace et de l'auditoire. La sincérité dans la prise de parole aboutit à une mise en scène consciente de soi et de son propos. Tout l'art est là. L'apparence, les vêtements, le regard, la gestuelle participent à cette mise en scène.



### 6 Savoir improviser

«*Mes meilleures improvisations sont celles que j'ai le plus préparées*», disait Winston Churchill. Venu d'un homme connu pour son sens de la repartie et dont les formules monopolisent les ouvrages de citations célèbres, le conseil vaut de l'or. Il mérite d'être gravé au frontispice de l'art oratoire. Si l'on prépare un discours, si même on l'apprend par cœur, ce n'est pas par dévotion pour son propre texte et pour le sanctuariser, mais pour s'en libérer et être mieux présent à l'auditoire dans l'instant du discours, au service de cet instant qui se construit - s'écrit - avec le public. L'improvisation dans l'art de la parole est un autre terme pour le lâcher-prise. Une façon d'être centré(e) sur soi-même et son propos tout en étant disponible à l'autre, en alerte, dans la fraîcheur d'une première fois, toujours prêt à s'adapter et à rebondir.

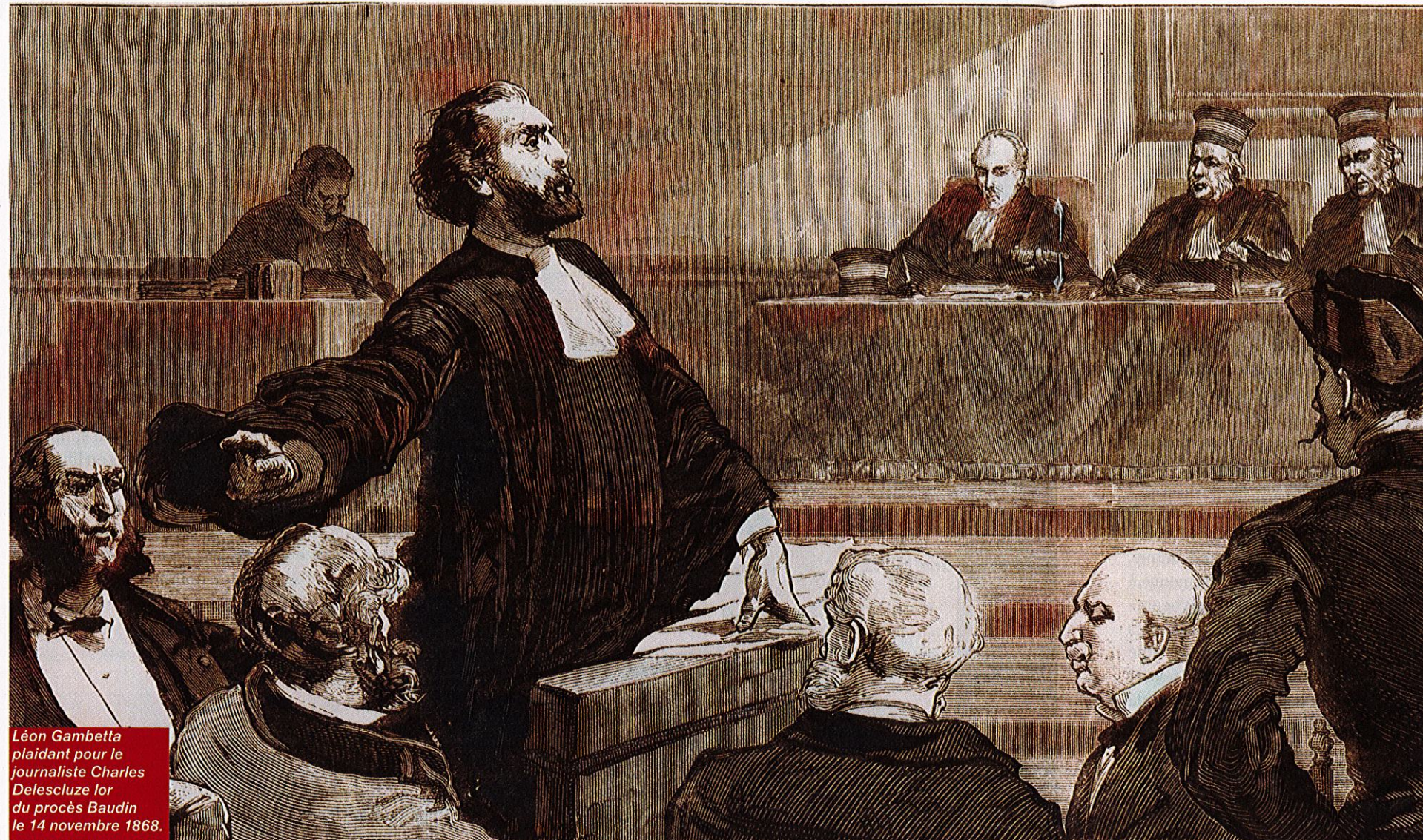


### 7 Savoir commencer et terminer un discours

C'est le plus délicat. Comment décoller? Comment atterrir? Un conseil, s'il y a quelques phrases entières à écrire sur une feuille, à connaître par cœur, ce sont bien celles-là, les premières et les dernières. Une fois qu'on est lancé(e), le reste du vol est pour ainsi dire simple, le propos trop écrit devenant vite une gêne, un obstacle entre soi et l'auditoire. Pour le public, le début et la fin présentent tout autant un enjeu stratégique. Il s'agit de la première et de la dernière impression, celles qui s'impriment durablement sur la rétine et dans le cerveau, qui resteront en mémoire. Il n'y a pas de «deuxième première impression», pas davantage de «deuxième dernière». On évite de terminer par «euh», «bah», «voilà». On préférera un silence, une respiration complète, un ultime regard avant de baisser la tête et de prendre congé de façon nette et précise. Sans cabotinage et sans bavure.

### 5 Structurer un discours

L'objectif de la prise de parole est de conquérir dans l'instant un espace-temps dans le cerveau de l'autre. Il faut en premier lieu être clair dans son propos et dans son intention. «*Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément*» (Boileau). Il faut également avoir une conscience fine de son auditoire. Que peut-il écouter, comprendre, retenir de ce que je lui dis au moment où je lui parle? Combien de discours ratent leur cible faute d'avoir interrogé ces deux préalables? La structuration du discours, son organisation dans un timing et un lexique, répond à ce questionnement.



Léon Gambetta plaidant pour le journaliste Charles Delescluze lors du procès Baudin le 14 novembre 1868.

# Grandeur et décadence de l'éloquence politique

L'éloquence peut rallier des hésitants, renverser un gouvernement, galvaniser les esprits, mobiliser pour un combat...

De Clemenceau à Macron, elle s'est adaptée, changeant de nature et de forme.

**NICOLAS ROUSSELLIER**

Historien de la France politique contemporaine, enseignant à l'IEP-Paris, il a publié *La Force de gouverner. Le pouvoir exécutif en France, 19<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 2015.

doit savoir convaincre par des arguments mais il doit aussi pouvoir entraîner les âmes et les corps en vue d'une action concrète et collective (partir en guerre par exemple). Le discours politique atteint ainsi parfois au degré suprême de l'éloquence comme le montre l'exemple du discours de Churchill dit du «sang et des larmes» du 13 mai 1940 (en réalité «*blood, toil, sweat and tears*»). Et pourtant, d'un autre côté, l'éloquence est aussi indissociable de la mauvaise réputation qui l'accompagne depuis son origine. Un discours qui vise à l'éloquence tutoie facilement la «grandiloquence», il peut tomber dans l'emphase et même le ridicule. L'arme du discours politique se révèle donc toujours à double tranchant. Certes, les procédés de la rhétorique peuvent apporter une aide précieuse à l'orateur en lui indiquant l'art de faire des «beaux» discours. Mais ces procédés sont aussi souvent critiqués pour le vide de leur contenu. Ne sont-ils pas capables de cacher l'absence de fond derrière les séductions de pure forme?

## Convaincre mais aussi toucher

Ce double héritage à la fois positif et négatif vient de loin: il est ancré au plus profond de la culture occidentale. Dans l'Athènes démocratique du V<sup>e</sup> siècle, l'éloquence est la qualité indispensable pour tous ceux qui aspirent à jouer un rôle dans la cité. Cela peut être pour plaider en justice mais surtout pour peser sur les discussions des assemblées. Périclès est un modèle d'éloquence (dans la retranscription faite par Thucydide) non seulement parce que son discours est fondé sur des arguments rationnels mais surtout parce qu'il galvanise les citoyens d'Athènes. Il réussit à cristalliser une émotion commune, à emporter la conviction sur le caractère juste de la guerre menée contre Sparte tout en persuadant les plus valeureux de faire cette guerre, d'aller jusqu'au sacrifice de leur vie s'il le faut. Il faut non seulement «convaincre» mais aussi «toucher» dira plus tard Voltaire. C'est, toutefois, ce mélange entre *ethos* et *pathos* qui a pu

être jugé impur. Platon critique ainsi les «sophistes» parce qu'ils se consacrent à la formation politique des jeunes aristocrates (et se font payer pour cela) et parce qu'ils privilégient avant tout l'effet immédiat de la rhétorique. Plutôt que de rechercher la vérité pour elle-même, ils se contentent d'une façade de vérité. Aussi, savoir se méfier des effets de l'éloquence, savoir douter des formes superficielles de vérité est devenu, au cœur de la Grèce ancienne, le geste fondateur de la philosophie.

◆  
Il faut rendre palpable par la magie du discours la croyance en un monde meilleur.  
◆

C'est avec le développement de la tradition chrétienne que cette double image de l'éloquence a pu s'inscrire dans une culture populaire beaucoup plus large. Pour saint Augustin, la foi ne peut venir que de l'ouïe (selon l'épître aux Romains *fides ex auditu*). Elle est un fruit du discours et de l'éloquence. La parole devient ainsi la clef de diffusion du christianisme. L'éloquence est même considérée comme sacrée car elle possède un statut théologique. Elle est le véhicule non pas seulement de paroles rituelles mais de la présence réelle de Dieu parmi les fidèles. On retrouvera cela plus tard dans l'éloquence révolutionnaire ou l'éloquence des divers socialismes: il faut rendre palpable par la magie du discours la croyance en un monde meilleur. L'éloquence du sermon doit s'adresser à tous, aux lettrés comme aux illettrés, aux habitants des villes comme aux paysans. Luther disait ainsi parler en priorité aux «valets et servantes» quand il montait en chaire: il fallait accomplir le but visé par la Réforme protestante d'une «démocratisation» de la foi.

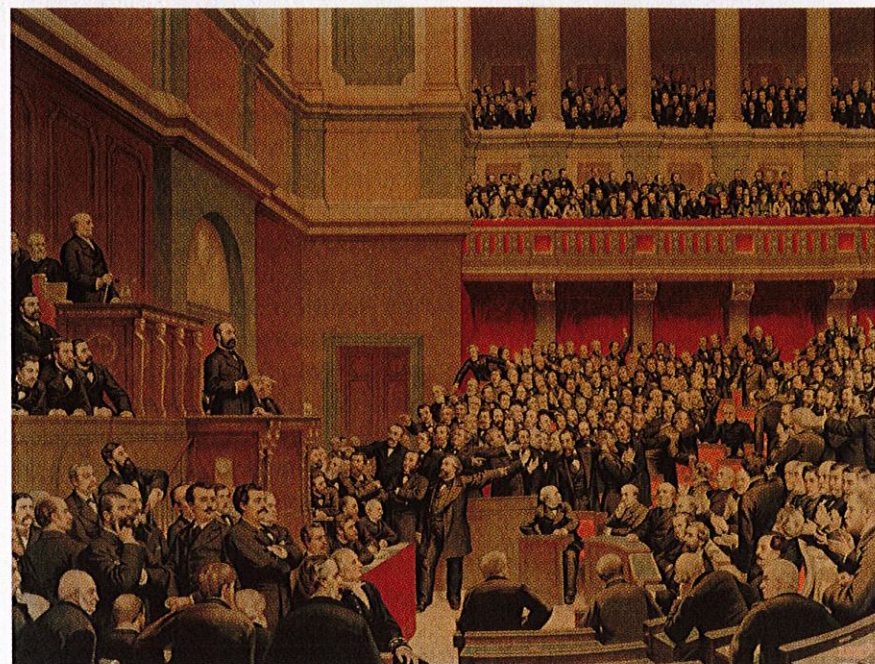
► La force de l'éloquence sacrée ne l'a cependant pas mise à l'abri des critiques. Bien au contraire. Au Moyen Âge, dans le cadre de la pastorale missionnaire, on parle d'une manière péjorative de la « prédication à la capucine » par exemple. On se moque par là d'un type de sermon qui exagère la théâtralité et même la vulgarité du propos et de la gestuelle. À l'inverse, si un clerc paraît trop prétentieux, s'il abuse des figures de rhétorique et des effets littéraires, cela nuit à la sincérité du contenu et donc à la transmission même de la foi. L'éloquence peut faire advenir la présence divine mais elle ne doit pas être un effet de l'art, sous peine de se ruiner elle-même. On veut une émotion vraie, mais sans artifice, ce qui se vérifie toujours dans la politique moderne. L'éloquence doit donc toujours et d'abord se méfier d'elle-même. « *Le souverain artifice, c'est de n'avoir point d'artifice* », écrit François de Sales en 1604. Avec la modernité du 19<sup>e</sup> siècle, les choses évoluent et s'amplifient. L'éloquence n'est plus confinée à la chaire et au barreau; elle se déploie dans les assemblées parlementaires, les réunions électorales et les congrès des partis. Dans la mesure où la politique moderne s'apparente à une

vaste « prise de parole », l'éloquence se retrouve ainsi au centre du jeu, aussi bien politique que social. La force de cette éloquence moderne s'explique avant tout par un transfert de sacralité. Dans les assemblées de la Révolution, par exemple, il ne s'agit plus de dire les promesses de l'au-delà, mais de faire vivre l'amour sacré de la patrie et du peuple, ici et maintenant. L'éloquence se retrouve ainsi investie d'une fonction supérieure et toujours de nature transcendante: il faut faire advenir la présence réelle de la nation ou de la « volonté générale ». Plus tard, dans les périodes plus calmes, l'éloquence parlementaire continue de jouer d'une très haute considération. Elle devient un genre littéraire à part entière comme le montrent les publications des recueils de discours (11 volumes pour Gambetta!). Elle fait l'objet d'une attention particulière comme technique d'éducation politique. Les membres des assemblées se forment à l'art du discours en participant à des « conférences » (conférence Molé-Tocqueville) et à des concours d'éloquence. L'éloquence est indispensable à la politique parce qu'elle va bien au-delà d'un savoir-faire et d'un art fleuri des beaux discours. Elle est, au

sens le plus concret du terme, une arme de gouvernement mais aussi une arme d'opposition. En raison du principe de la liberté de vote des députés et de la nécessité de construire des majorités d'idées, l'éloquence s'impose comme un outil essentiel de la vie politique. Un discours éloquent à la tribune peut rallier des hésitants en faveur d'une loi controversée. Un autre discours peut au contraire renverser un gouvernement en faisant basculer la majorité. L'arme est donc redoutable, aussi bien en positif qu'en négatif.

### La « République des avocats »

Ce moment de « gloire » de l'éloquence politique n'efface pas cependant les ambiguïtés. L'éloquence tend à être le monopole d'une « aristocratie » nouvelle formée de professionnels de la politique. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, on commence à parler de la « République des avocats » dans un sens plutôt péjoratif. Dans les moments de crise, l'antiparlementarisme devient virulent (comme lors du 6 février 1934) et se fonde justement sur le rejet de l'éloquence parlementaire. La Chambre des députés est accusée d'être le lieu de parlottes inutiles et impuissantes, surtout face aux désordres financiers (dans les années 1920) et face à la crise économique (dans les années 1930). Les risques et les dérives « aristocratiques » d'une vie politique fondée sur l'éloquence entretiennent par contrecoup les idéaux de la démocratie directe. Ici, on rêve d'une maîtrise du discours qui ne viendrait plus séparer les représentants des représentés. Cet idéal toujours conservé d'une éloquence égalitaire et démocratique a pu faire le succès de la gauche socialiste puis communiste même si la loi d'airain de l'éloquence peut resurgir à tout moment: au cœur même d'une pratique que l'on croit plus directe et plus authentique, par exemple dans un parti politique, la hiérarchie se recrée très vite. Dans un meeting, la foule risque non pas d'être convaincue mais simplement éblouie et subjuguée par un orateur « charismatique ». Léon Gambetta souhaitait que ses réunions électorales se fassent



Adolphe Thiers devant l'Assemblée nationale en 1877, par Benjamin Ulmann (1829-1884).

## Le général de Gaulle, l'âge des médias audiovisuels

**De Gaulle qui commence une carrière d'homme politique à l'âge de 50 ans bénéficie d'un outil d'une puissance inédite pour diffuser ses premiers discours: la radio.**

La radio renouvelle considérablement la question de l'éloquence politique. Charles de Gaulle, lui, l'homme du 19<sup>e</sup> siècle, né en 1890, venu d'un milieu familial traditionnel où s'entretiennent la fidélité monarchiste et le catholicisme social, devient l'homme « moderne » de la radio, le « général micro ». Alors même qu'il se trouve relativement isolé à Londres, au moins au début, le micro de la BBC permet littéralement d'« inventer » la France libre. Rarement l'éloquence n'a été aussi performative. Les discours à la radio ont assuré l'existence du mouvement gaulliste d'une façon à la fois réelle avec l'organisation de la Résistance intérieure mais aussi virtuelle avec la diffusion de la « légende » de la France libre.



Charles de Gaulle lors d'un discours pendant la guerre d'Algérie.

### Un style démonstratif et volontairement technique

Dès le fameux appel du 18 juin, de Gaulle utilise d'ailleurs une rhétorique minimale, sans pathos ou presque: un style démonstratif et volontairement technique. S'il fait un pas ensuite vers un peu plus de lyrisme, par exemple dans son discours de l'Hôtel de Ville lors de la libération de Paris le 25 août 1944, son éloquence conserve la sobriété des harangues militaires. Elle s'oppose très nettement à l'éloquence parlementaire de la III<sup>e</sup> République. Deuxième rencontre avec les hasards des progrès technologiques: la télévision. Grâce à elle, une fois devenu Président, de

Gaulle inaugure la pratique des grandes conférences de presse à l'Élysée qui imposent le rôle central du chef de l'État à la fois vis-à-vis du Premier ministre et vis-à-vis du Parlement. Ce dernier perd son rôle de lieu d'où l'on adresse les grands discours à la nation. L'accès aux médias de masse, encore presque totalement contrôlés par le service public, devient ainsi un privilège qui fait du Président le maître des horloges: il est entièrement libre du choix de ses moments d'intervention. Est-ce que cela veut dire que cette éloquence gaullienne était une arme à tous les coups efficace? Rien n'est moins sûr. On sait que dans le déroulement de Mai 68, la première intervention de de Gaulle, le 24, fut

un fiasco. Elle eut même tendance à relancer le mouvement. Si sa seconde intervention (uniquement radiodiffusée) enclenche la manifestation réussie du camp gaulliste, le 30 mai, la magie du verbe a clairement perdu de son efficacité: l'échec du référendum de 1969 en apporte la preuve. L'éloquence présidentielle à l'âge de la V<sup>e</sup> République reste donc un mystère, surtout pour les successeurs de de Gaulle. Certains tenteront de retrouver la rhétorique solennelle et superbe du général, d'autres voudront développer une éloquence plus simple et plus accessible. Sans que le résultat ne soit jamais garanti. ■ N.R.



Philadelphie (Pennsylvanie), 25 juillet 2016. Michelle Obama lors de la Convention des Démocrates.

# Les femmes, des orateurs comme les autres ?

Les femmes s'expriment moins souvent en public que les hommes. Lorsqu'elles se risquent à cet exercice, elles sont plus souvent critiquées.

Comment l'expliquer ?

MAUD NAVARRE

Voici une expérience que tout le monde peut faire : lors d'une réunion (professionnelle, publique, conférence...), comptez le nombre d'hommes et de femmes qui s'expriment. Sauf s'il y a une majorité de femmes dans la salle, vous constaterez que les hommes interviennent plus souvent et plus longtemps. Ce phénomène est bien connu des chercheurs. Par exemple, des études montrent que les femmes sont moins nombreuses que les hommes à intervenir dans les médias et en particu-

lier, à être interviewées en tant qu'expertes ou personnalités politiques (1). Dans le milieu politique, à l'Assemblée nationale comme au Sénat, les orateurs restent plus souvent de sexe masculin, même si les femmes parlementaires sont de plus en plus nombreuses (2)... Les joutes oratoires, des *punchlines* aux grandes envolées lyriques, qui marquent les esprits restent généralement l'apanage des hommes. Dans les collectivités

locales (mairies, conseils départementaux ou régionaux...) (3), les femmes qui demandent la parole se voient souvent rétrogradées dans l'ordre de passage... au profit d'hommes. On les enjoint davantage à respecter le temps imparti pour s'exprimer. S'il arrive à tout orateur d'avoir la langue qui fourche, les lapsus et autres petites erreurs sont plus souvent remarqués lorsqu'ils sont le fait de femmes.

Plus généralement, des chercheurs américains (4) montrent que, lors d'un travail en équipe - par exemple, une réunion

professionnelle -, les hommes qui font part de leurs idées marquent les esprits : ils apparaissent comme des *leaders* alors que les mêmes idées soumises par des femmes leur permettent moins de se distinguer. Le genre des voix influencerait aussi la manière dont on perçoit les individus : les voix masculines seraient plus souvent associées au *leadership* que celles des femmes.

## La science explique

Pour expliquer cette situation, certains spécialistes invoquent des facteurs biologiques. Des chercheurs de l'université britannique de Sheffield démontrent à partir d'une étude sur des sujets atteints de schizophrénie, que les voix masculines et féminines activent des aires différentes du cerveau : les voix féminines pénètrent l'aire auditive tandis que les voix plus graves, masculines, activent directement l'aire compréhensive, située à l'arrière du cerveau. Ils en concluent que les voix féminines seraient plus complexes à décoder car leur gamme de fréquences sonores est plus étendue (5).

Autre hypothèse avancée, cette fois-ci par la psychologie sociale, les stéréotypes. Implicitement, nous associons des qualités et des défauts à la tonalité des voix. Une voix grave évoquerait la compétence, le sérieux et attirerait davantage la confiance. C'est la conclusion à laquelle parviennent plusieurs études. Deux d'entre elles réalisées en 2012 (6) montrent que lorsqu'on propose à des sujets des candidats hommes et femmes pour des fonctions de direction politiques ou professionnelles, les candidats à la voix grave récoltent davantage de soutien. Si l'on demande de ne désigner que des femmes, celles avec une voix grave l'emportent plus souvent.

En l'espace de quelques dizaines d'années, il semblerait d'ailleurs que les voix des femmes aient sensiblement changé : les minauderies féminines du milieu du 20<sup>e</sup> siècle ont laissé place à des tonalités plus graves. Faut-il y voir une conséquence directe du plus faible crédit attribué aux voix aiguës ? Toujours est-il qu'en cinquante ans, les voix fémi-

## Mansterrupting et mansplaning, des attitudes dénoncées

Ces dernières années, des chercheuses féministes ont découvert une attitude répandue chez les hommes : le *mansterrupting*. Ce terme anglo-saxon désigne la tendance des hommes à interrompre les femmes qui s'expriment. L'une des études plus récentes d'entre elles a été réalisée en 2017 auprès de la Cour suprême des États-Unis. Des chercheurs ont étudié les débats entre les juges, en particuliers les moments où ils se coupent la parole. Dans 85% des cas, ce sont des hommes qui interrompent l'orateur. Et dans plus d'un cas sur deux, ce sont des femmes juges qui sont interrompues, alors qu'elles ne représentent qu'un juge sur cinq. L'étude conclut toutefois que les femmes elles-mêmes ne sont pas à l'abri du phénomène : plus leur ancienneté de juge augmente, plus elles ont tendance à interrompre leurs collègues ! Les féministes dénoncent aussi une autre tendance, le *mansplaining*. Les hommes seraient des donneurs de leçons : plus sûrs d'eux que les femmes, un brin condescendants à leur égard, ils se permettraient de les reprendre, de leur expliquer ce qu'elles doivent dire ou penser, y compris lorsqu'elles sont spécialistes du sujet. Cette notion a été développée entre autres par l'essayiste féministe américaine Rebecca Solnit (*Ces hommes qui m'expliquent la vie*, 2018), mais à ce jour, peu d'études ont entrepris de mesurer objectivement le phénomène. ■ M.N.

Source

Tonja Jacobi et Dylan Schweers, « Justice, interrupted: the effect of gender, ideology and seniority at supreme court oral arguments », *Virginia Law Review*, n° 103, 2017.

nines ont perdu 50 hertz en moyenne, soit l'équivalent de trois à quatre notes de musique (7) ! Progressivement, les manières dont s'expriment les femmes se rapprochent de celles des hommes. Il reste que les femmes ont toujours du mal à se faire entendre. Au-delà des stéréotypes ou des facteurs biologiques, c'est aussi une question d'éducation et de traditions. La professeure en humanités britannique Mary Beard le confirme dans un récent ouvrage (*Les Femmes et le pouvoir*, 2018) : historiquement, exception faite de quelques oratrices illustres comme Rosa Luxemburg, Simone Veil ou, plus récemment, Christiane Taubira et Michelle Obama, l'art oratoire est toujours apparu comme un attribut masculin. Dès l'Antiquité, les femmes ne pouvaient s'exprimer publiquement que si elles étaient victimes, pour dénoncer un viol par exemple ou pour défendre leur foyer, leurs enfants ou d'autres femmes. « Ce que je veux dire, c'est que le discours public et l'art oratoire n'étaient pas seulement de ces choses auxquelles les femmes ne se livraient pas : elles relevaient de pra-

tiques et d'aptitudes exclusives définissant la masculinité en tant que genre », indique la professeure. On apprenait aux garçons à s'exprimer en public, et aux filles à se taire. Deux mille ans plus tard, nous sommes encore en grande partie les héritiers de cette tradition de parole sexuée. ■

(1) CSA, rapport « La représentation des femmes à la télévision et à la radio », 2018. Disponible en ligne.

(2) Barbara Romagnan, « Les femmes font-elles de la politique autrement ? », thèse de science politique, université Lyon-II, 2003.

(3) Maud Navarre, « Prendre la parole en séance plénière », *Travail, genre et sociétés*, n° 33, 2015/1.

(4) Elizabeth McClean et al., « The social consequences of voice. An examination of voice type and gender on status and subsequent leader emergence », *The Academy of Management Journal*, vol. 61, n° 5, 2016.

(5) Dilraj Sokhi et al., « Male and female voices activate distinct regions in the male brain », *NeuroImage*, vol. 27, n° 3, 2005.

(6) Casey Klofstad et al., « Sounds like a winner: voice pitch influences perception of leadership capacity in both men and women », *Proceedings of Biological Sciences*, n° 279, 2012. En ligne ; Rindy Anderson et Casey Klofstad, « Preference for leaders with masculine voices holds in the case of feminine leadership roles », 2012. En ligne sur [www.journals.plos.org](http://www.journals.plos.org)

(7) Jean Abitbol, *Le Pouvoir de la voix*, Allary, 2016.

# Enseigner l'oral, une faiblesse française

Un « grand oral » sera introduit en 2021 avec la réforme du baccalauréat.  
Il vient bousculer les habitudes d'une école dominée  
depuis Jules Ferry par la culture de l'écrit.

JUDITH CHÉTRIT  
Journaliste reporter.

En 1943, quelques années après avoir été un jeune ministre du Front populaire, Jean Zay regrettait qu'aucune part ne soit réservée à « l'enseignement de la parole proprement dite » : « L'écolier apprend à lire, à écrire, à compter, à raisonner non à parler. Or, c'est en parlant que bien souvent il devra exercer sa profession; c'est en parlant, en tout cas, qu'il lui faudra presque toujours défendre ses intérêts, soutenir sa pensée, convaincre ses interlocuteurs (1). » Soixante-quinze ans plus tard, ce constat implacable semble encore d'actualité. Du côté de l'Éducation nationale, le rapport de Pierre Mathiot sur la réforme du baccalauréat dénonce « un vide majeur », que doit venir combler la mise en place d'un grand oral à l'examen dès 2021.

Si les modalités de l'exercice sont encore en cours de définition, l'élève devrait présenter un exposé sur un projet pluridisciplinaire travaillé pendant les années de première et de terminale devant un jury de trois personnes ne comportant qu'un visage connu de son établissement d'origine. Pour 10% de la note finale, le jury évaluera sa capacité à « s'exprimer dans un bon français, avec des arguments ». Pour mieux l'y préparer, le ministère prévoit des ateliers de méthodologie et de préparation à l'épreuve dès le collège afin que cette épreuve ne soit pas une énième récompense donnée au par cœur ou un doublon des travaux personnels encadrés.

L'école française est-elle seulement capable d'enseigner l'oral? Pour éclairer cette question, la chercheuse et institutrice Roberte Langlois (2) prend soin de distinguer les activités langagières (très présentes en maternelle, notamment), de la culture rhétorique, dont la place n'a cessé de régresser au cours de deux derniers siècles. Les premières visent des compétences en communication orale (assurance, élocution, répartie...); la seconde, qui repose sur l'assimilation d'un corpus de techniques, de figures et de textes, reste généralement tributaire d'une préparation écrite.

## L'oralité savante du maître

Dès le Moyen Âge, les écoles cathédrales s'inscrivent dans la tradition rhétorique. L'oral y entretient un lien permanent avec l'écrit. Il est confiné à la récitation ou à la répétition des psalmodies religieuses contrôlées par l'Église. La vocalisation joue le rôle d'une appropriation censée offrir un niveau de compréhension supplémentaire grâce à la voix rythmée et articulée de l'élève.

La nouvelle corporation des jésuites confirme cette tendance en instaurant des exercices écrits en classe de grammaire ou d'humanités. Leur modèle éducatif, le *ratio studiorum*, s'adresse à de jeunes élites, dans le contexte de l'essor de la pensée humaniste et de la Réforme protestante au 16<sup>e</sup> siècle. Tous

les jours, ils s'entraînent à copier des textes, à traduire des versions latines ou s'essaient à la composition. Avec la popularisation des cours magistraux, la figure de référence devient le professeur dictant sa leçon à ses élèves à partir d'un support écrit. L'oralité savante du maître fait face au silence discipliné de la classe, sans compter que ce mode d'enseignement est efficace et moins coûteux. Même lorsque la rhétorique latine – c'est-à-dire la déclamation sur un sujet fictif, est inculquée aux élèves dans des classes spécifiques à la fin de leurs études, il s'agit de « parler comme un livre » en s'appuyant sur un discours préalablement écrit en prose et ordonné. La réplique ou l'improvisation n'ont aucune place (3).

Cette culture imprègne très fortement l'univers scolaire jusqu'aux prémices de l'enseignement public et laïc de la III<sup>e</sup> République comme le rappelle le sociologue Émile Durkheim dans *L'Évolution pédagogique en France*. Si les premières décennies du baccalauréat ont consisté en un entretien oral, une épreuve écrite de composition a été rendue obligatoire dès 1840. Le philosophe Ernest Renan symbolise le mieux cette nouvelle consécration de l'écrit. Dans son discours de réception de Ferdinand de Lesseps à l'Académie française, il affirme : « Vous avez horreur de la rhétorique, et vous avez bien raison. C'est, avec la poésie, la seule erreur des Grecs. Après avoir fait des chefs-d'œuvre, ils crurent pouvoir donner des règles pour en faire: erreur profonde! Il



n'y a pas d'art de parler, pas plus qu'il n'y a d'art d'écrire. Bien parler, c'est bien penser tout haut. » C'est à cette époque, pointe la linguiste Françoise Douay-Soublin (4), que la rhétorique commence à être perçue comme sélective et élitaire. Le discours d'amplification, où les écoliers devaient déclamer un discours conçu sur le modèle des auteurs grecs et latins, fait place à la dissertation, où l'élève doit répondre par écrit à une problématique philosophique. L'enseignement de la rhétorique finit par être supprimé avec la réforme de 1902, souffrant alors de son association aux langues anciennes qui subissent également un déclin dans l'enseignement classique. Cependant, certains de ses préceptes persistent : en tant que moyens d'argumentation et d'organisation d'idées, ils imprègnent les enseignements de français et de philosophie, jusque dans les classes préparatoires littéraires (hypokhâgne, khâgne) qui remplacent alors les classes de « rhétorique supérieure ».

## Le recul de la rhétorique

Ce recul de la rhétorique va de pair avec un reflux de l'oral dans les classes au profit de l'écrit dans l'école de Jules Ferry. Face aux patois et aux langues régionales, l'école pour tous vise à unifier le peuple. La promotion du français, langue de la centralité politique, s'opère par la primauté de l'apprentissage de l'écriture. Avec le développement des livres et journaux, l'écrit s'impose comme le vecteur de la culture savante, tandis que l'oralité est renvoyée à la culture populaire. Avec la démocratisation de l'enseignement et la sédimentation des disciplines enseignées, l'enseignement de l'oral se trouve dilué et laissé bien souvent au volontariat des enseignants. Il s'étiole d'autant plus que les échanges oraux entre les élèves et les interrogations orales restent plus chronophages à mettre en place que la rédaction d'un résumé ou les interrogations écrites.

Jusque dans les années 1960, on ne parle guère à l'école, si ce n'est pour faire de la

récitation. Pourtant, par petites touches dans les programmes scolaires, l'idée de redonner une plus grande place à la maîtrise de la langue orale progresse. Non par la rhétorique ou la récitation, jugées trop rigides, mais par une expression plus spontanée des élèves. À partir des années 1970, les consignes sont données d'accroître les situations de communication et travailler le rapport personnel des élèves au langage mais aussi à leur corps et à leur voix.

Ces velléités se heurtent cependant à deux réalités pratiques. D'une part, comme le souligne Pierre Bourdieu dans *Ce que parler veut dire* (1982), le langage n'est pas un lieu neutre d'apprentissage : les échanges oraux, dans une classe, cristallisent les inégalités entre élèves. L'étendue du vocabulaire maîtrisé, son caractère plus ou moins savant, le rythme et la force de la voix, l'accent ou la propension à corriger ses erreurs sont autant d'éléments qui peuvent s'avérer discriminants pour les enfants issus



## L'art oratoire progresse dans le supérieur

Ateliers d'improvisation, concours d'éloquence, simulations de négociation entre acheteurs et vendeurs, préparation à la communication de crise figurent aujourd'hui dans les maquettes pédagogiques des grandes écoles. Les étudiants sont ainsi incités à développer leurs «softs skills», c'est-à-dire leurs compétences comportementales et émotionnelles. Au premier rang de ces compétences figure la capacité à écouter autrui et à argumenter de façon convaincante. Au pôle universitaire Léonard-de-Vinci, par exemple, les étudiants doivent suivre une semaine de formation sur le thème «savoir vendre ses idées», dès leur arrivée postbac. «On leur apprend à structurer un message en vue d'une adhésion alors qu'ils ont été formés à davantage exposer leurs connaissances», justifie Laure Bertrand, directrice «soft skills et transversalité». Tout est passé en revue pour booster un CV: la gestuelle, l'engagement physique dans l'espace, la capacité à gérer ses émotions et à mieux placer sa voix pour faire disparaître le stress, le tout saupoudré d'un soupçon d'expression scénique. La personnalité compte, mais les écoles entendent bien déjouer les blocages des plus timides. «Quand j'ai commencé à participer à des concours à Sciences Po, c'était avec l'ambition de faire de meilleurs exposés et de m'enlever la peur du blanc et du ridicule», se remémore Laura Sibony, jeune active de 24 ans, également passée par HEC et repérée par Google après plusieurs prix d'éloquence. En coulisse, les directions expliquent qu'elles y voient avant tout un moyen d'accroître l'employabilité de leurs futurs diplômés dans un marché de l'emploi concurrentiel. ■ J.C.

des milieux les plus populaires. Cette critique réapparaît aujourd'hui, dans le contexte de la réforme du bac: «L'oral ne favorisera-t-il pas les enfants des milieux les plus favorisés, ceux qui ont bénéficié d'un bain culturel permettant l'éloquence?», interroge ainsi *Le Monde* du 25 juillet 2018. Une interrogation balayée par les promoteurs d'un enseignement systématique de l'oral à l'école, qui y voient au contraire un vecteur de réduction des inégalités (5).

### Un manque de méthodologie et de manuels

D'autre part, les enseignants français se sentent relativement démunis pour évaluer l'oral. Comment distancier ce qui relève de compétences acquises par

◆  
*La notation de l'oral scolaire reste bien souvent une notation globale, intuitive.*

◆  
le milieu d'origine et celles apprises en classe? Et faut-il dissocier le fond de la forme? Comme le soulignait un rapport de l'Inspection générale de l'Éducation nationale en 1999, la notation de l'oral scolaire reste bien souvent, à l'exception des langues étrangères, une notation globale, intuitive et sans nécessairement de barème précis. Chacun est libre de constituer son propre référentiel de compétences. De quoi faire fluctuer les notes en fonction des professeurs. «Il faut déployer beaucoup d'ingéniosité didactique pour évaluer des prestations orales, sauf à se contenter de faire pratiquer par les élèves des exercices de diction ou de récitation, lesquels ne sont pas inutiles mais sont bien loin de couvrir tout le champ de l'oral», ajoute la linguiste Sylvie Plane et ancienne vice-présidente du Conseil supérieur des programmes (CSP) (6).

L'Éducation nationale serait-elle en mesure de développer les compétences

orales des jeunes Français? Les enseignants manquent encore de méthodologie et de manuels, pointe Élisabeth Bautier, chercheuse en sciences de l'éducation (7). Il leur faudrait également être mieux formés à la gestion des interactions, et trouver le temps de les intégrer dans les emplois du temps (8)... En Suisse francophone, l'enseignement du débat oral fait partie des programmes de français. En dépit d'une lourde préparation de la part des enseignants, ces cours peinent néanmoins à dépasser le stade d'une animation scolaire favorisant les meilleurs élèves, regrettent Jean-François De Pietro et Roxane Gagnon, chercheurs en didactique du français. Pourtant, «la manière dont l'école forme les élèves, en leur enseignant les genres publics qui sont constitutifs de la société, devrait avoir un impact sur la manière dont ils participeront à leur tour, plus tard, à la constitution d'un espace public fondé sur une certaine éthique de la discussion». Il ne suffit pas de donner la parole à l'élève pour fortifier ses compétences oratoires, encore faut-il lui donner les armes intellectuelles pour structurer son propos. ■

(1) Jean Zay, *Souvenirs et solitude*, 1945, rééd. Belin, 2011.

(2) Roberte Langlois a soutenu sa thèse «Oralité et éducation. La parole et le vivant au cœur de l'idéal éducatif» en 2009 à l'université de Rouen. En 2012, aux publications des universités de Rouen et du Havre, elle a publié *Les Précurseurs de l'oralité scolaire en Europe. De l'oral à la parole vivante*.

(3) Françoise Wacquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir, 16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*, Albin Michel, 2003.

(4) Françoise Douay-Soublin, «La rhétorique en France au 19<sup>e</sup> siècle à travers ses pratiques et ses institutions: restauration, renaissance, remise en cause», in Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450-1950*, Puf, 1999.

(5) Christophe Benzitoun, <https://theconversation.com/un-grand-oral-au-bac-est-ce-inegalitaire-93233>

(6) Sylvie Plane, «Pourquoi l'oral doit-il être enseigné?», *Cahiers Pédagogiques*, n° 31, août 2015.

(7) Élisabeth Bautier, «Et si l'oral pouvait permettre de réduire les inégalités?», *Les Dossiers des sciences de l'éducation*, n° 36, 2016.

(8) Jean-François de Pietro, Carole Fisher et Roxane Gagnon (dir.), *L'Oral aujourd'hui: perspectives didactiques*, Presses universitaires de Namur, 2017.

# D'où vient la peur de parler en public?

La glossophobie fait partie des troubles les plus fréquemment observés. Pourquoi? Comment la surmonter?

MARC OLANO

Mains moites, rougissement, sensation de panique, envie de fuir, impression d'un malaise tout proche..., ces signes font partie des manifestations courantes avant un grand oral, un passage dans les médias ou toute autre prestation devant un public. La peur de parler en public est une des phobies les plus répandues avec 55% de la population qui se dit concernée (1). Mais il faut distinguer le simple trac que beaucoup d'entre nous ressentent avant de monter sur «scène», qui disparaît en général 5 à 10 minutes après la prise de parole, de la glossophobie qui, elle, ne nous quitte pas jusqu'à la fin de l'intervention. Selon le psychologue Vincent Trybou, auteur de *Comprendre et traiter l'anxiété sociale. Nouvelles approches en TCC* (2018), la glossophobie fait partie des formes spécifiques et mineures de l'anxiété sociale. Cette dernière regroupe l'ensemble des peurs en situation sociale (peur de manger en public, peur des rencontres informelles, peur de s'affirmer, peur des examens...). Si le trac avant une prestation publique est quelque chose de relativement courant, la glossophobie, quant à elle, ne concernerait que 13% de la population.

### À l'origine, une situation traumatique

Selon V. Trybou, dans la plupart des cas de glossophobie, on retrouve des expériences antérieures traumatiques de type moquerie, critique acerbe ou humiliation publique. Confrontée au regard des autres, la personne craint alors de revivre ce même type d'expériences honteuses et va tout faire pour éviter cela. «Si on est dans l'évitement, le cerveau envoie à la personne un message d'anxiété du type



«arrange-toi pour ne pas faire d'impair» qui ne le quittera plus pendant toute sa prestation», explique V. Trybou. Pour apprivoiser cette peur du ridicule, il suggère à ses patients de faire des expériences volontaires de honte. Il a ainsi conseillé à l'un de ses patients glossophobes de faire la manche dans le métro. «Quand vous arrivez à faire cet exercice pendant une heure, vous pouvez évidemment lire une feuille dans une réunion. Vous apprivoisez la peur de la honte et l'anxiété diminue», explique le psychologue. Par ailleurs, V. Trybou travaille sur des exercices cognitifs qui consistent à objectiver ses pensées. La peur de parler en public est en effet souvent exagérée et sans réel fondement. On peut essayer de relativiser la portée de ce que l'on fait («ce n'est qu'un discours parmi d'autres», «ce n'est pas significatif de tes vraies compétences»), relativiser ce que les autres peuvent en penser («ils t'auront oublié demain», «eux aussi font des erreurs et ils

le savent», «se sentir ridicule ne veut pas dire l'être»). Le linguiste Jacques Laurin (2) suggère de faire la liste de ses qualités et de ses défauts et notamment de nommer ses défauts physiques pour s'entraîner à rire de ses travers et être ainsi plus à l'aise devant un public. Pour le linguiste, on peut toujours apprendre à maîtriser l'expression orale, même sur le tard, à condition de quitter sa zone de confort et d'aller au contact. L'important étant de se confronter à ses peurs, s'efforcer à prendre la parole en réunion, oser poser des questions dans un amphithéâtre, se porter volontaire pour faire des exposés... Des stratégies cognitives et comportementales qui s'orientent toutes vers une même idée: dédramatiser la situation, relativiser la portée de l'intervention et rassurer la personne sur ses capacités. ■

(1) Jacques Laurin, *Vaincre la peur de parler en public*, L'Homme, 2014.

(2) Ibid.

# À l'école de la parole

À Garge-lès-Gonesse, dans le Val-d'Oise, des ateliers d'éloquence et de débat sont proposés à des collégiens. Objectifs : apprendre à se faire entendre, mais aussi à regarder et écouter l'autre. Reportage.

JUDITH CHÉTRIT  
Journaliste reporter.

Depuis deux semaines, une seconde promotion de collégiens emprunte le chemin qui mène à la patinoire de Garge-lès-Gonesse. Ils franchissent les grilles vertes et entrent dans une salle aux allures de petite classe. Chaque jeudi en fin d'après-midi avant leur arrivée,

Cette intervenante de 29 ans, analyste financière à mi-temps et récemment formée par le programme Eloquentia pour animer des ateliers, leur rappelle quelques règles : on ne se coupe pas la parole, on s'écoute et on ne se moque pas des autres. Peu de timides dans l'assemblée ; plutôt « des personnes volubiles » dont il faut canaliser les énergies et orienter les échanges. Une série de courts exercices s'ensuit : transcrire au tableau sa météo intérieure à partir de dessins de soleils, de nuages voire d'un orage grondant puis mimer silencieusement plusieurs niveaux *crescendo* de colère, de tristesse ou de joie en marchant ensemble dans la classe. Les rires sont étouffés, les sourires parfois forcés. Certains s'enlacent même ou restent les bras croisés pour signifier leur mécontentement. Le troisième exercice les laisse plus perplexes : planter ses yeux dans le regard de son binôme sans parler. Ni pouffer.

## Capter et captiver son auditoire

« C'est difficile de rester neutre ou de ne pas détourner le regard pour voir ce qui se passe à côté », glisse Quasim, élève de 6<sup>e</sup> venu avec sa grande sœur Samreen. À chaque fois, E. Judeikyté leur pose la même question : « Pourquoi vous ai-je demandé de faire ça ? - C'est une preuve de respect », souffle Manel quand Sadia y voit « un moyen de captiver l'attention ». « Pour engager le public devant lequel vous vous exprimez, il faut que vous le regardiez dans les yeux. Vous devez leur montrer que vous leur parlez », leur répond-elle, en s'appliquant à faire ce qu'elle leur enseigne au moment même.

Ces garçons et ces filles, qui ne se connaissaient pas avant pour la plupart, n'expérimentent pas nécessairement tous des difficultés à l'école mais les travailleurs sociaux de la mairie et de l'Éducation nationale ont jugé que leurs familles avaient besoin d'un encadrement plus poussé. Hormis des cours de roller, de céramique ou des sorties culturelles, l'équipe a sollicité le programme Eloquentia après avoir vu le film *À voix haute : la force de la parole*, retraçant le parcours de participants à un concours d'éloquence. Il a même été diffusé lors du premier atelier où certains parents sont venus.

## Sortir du scolaire pour gagner de la confiance

D'habitude, ces formateurs officient à l'université comme à Paris VIII ou au sein d'une trentaine de collèges et de lycées de la banlieue parisienne. Cette fois, il n'y aura pas le traditionnel concours d'éloquence. Les élèves sont jeunes. Il y aura peut-être une plaidoirie ou un débat théâtralisé devant les parents. « C'est aussi expérimental pour nous. On a envie qu'ils gagnent de la confiance en eux. C'est un coup de pouce car certains ne sont pas encouragés à prendre la parole dans leur milieu social ou familial. Ici, ils peuvent développer leur vocabulaire et leur capacité d'argumentation. L'année dernière, certains nous ont dit qu'ils osaient davantage donner leur point de vue entre amis », soutient Juliette Grondin, directrice du CCAS de Garge-lès-Gonesse. Dans le groupe, trois adolescents participaient déjà à l'atelier l'an dernier. « Tous nos conseils sont rapidement applicables

dans leur quotidien. Il n'y a pas d'exercices à faire quand ils rentrent à la maison. Il ne faut pas que ce soit assimilé à quelque chose de scolaire », soutient E. Judeikyté, elle-même passée plus jeune par des clubs de débat.

Avant de partir, ils passent ensemble en revue ce qu'ils ont retenu de la séance. Puis, ils ont encore une dizaine de minutes de cogitation écrite pour structurer un monologue de 45 secondes.

## Évaluation à venir

Proposition du jour : « Mon rêve, c'est de... » Aux élèves de poursuivre avec deux motivations et une conclusion. Ils n'ont pas à convaincre l'auditoire, mais plutôt à mettre des mots sur des espoirs qu'ils doivent justifier auprès de leurs camarades du soir. Faute de temps pour entendre tout le monde, deux filles se lèvent. En face d'une rangée de regards prêts à scruter le moindre détail qui ferait défaut. Quand Mathuvanty déclame son envie de devenir architecte d'un ton plutôt monotone parce qu'elle « aime étudier et chercher des informations », ils lui recommandent de parler plus fort et de ne pas se sentir apeurée.

Lorsque Sadia raconte son envie de « se débarrasser de la dyslexie » qui la pénalise à l'école, sa confiance interpelle sur ce que la dyslexie occasionne au quotidien. Mais la forme n'est jamais très loin : « parle plus fort », « sois moins stressée ». « Quand j'exprime mes idées, j'ai souvent des regards moqueurs. L'atelier me sert à prendre confiance dans ce que je dis », confie l'élève de 5<sup>e</sup>, quand ses camarades sont sortis de la pièce. À la différence du théâtre qui sert également à améliorer une expression scénique, ici, ils « jouent leur propre rôle et l'introspection n'est pas toujours évidente », conclut sa coach du jour. Bientôt, les ateliers d'Eloquentia devraient être ouverts à des chercheurs désireux d'évaluer et de mesurer les progrès réalisés par les adolescents. ■

## TROIS QUESTIONS À BERTRAND PÉRIER



Avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, auteur de *La parole est un sport de combat* (Lattès, 2017).

## Apprendre à faire court et sobre !

Pourquoi l'art oratoire est-il souvent resté cantonné aux facultés de droit ?

Même au sein des facultés de droit, l'éloquence n'a pas toujours été favorisée dans les enseignements universitaires, notamment en raison de la massification de l'enseignement supérieur. Il y a des exceptions comme les collèges de droit où l'admission est plus sélective, et le nombre d'étudiants plus restreint. Des groupes de quelques dizaines d'étudiants en bénéficient. Me concernant, ce n'est qu'arrivé à l'École du barreau que j'ai bénéficié de mes premiers cours d'art oratoire, avec des comédiens pour enseignants. Ce sont plutôt des initiatives individuelles et associations qui sont venues pallier ce défaut en organisant des concours.

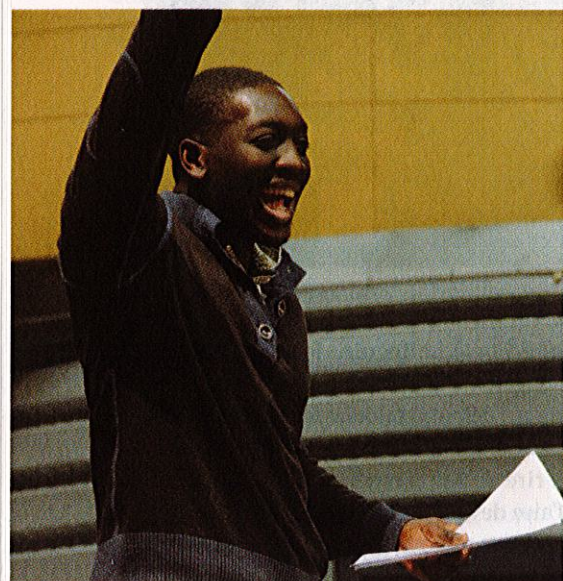
## Comment a évolué l'éloquence judiciaire ?

Les gens de justice doivent aujourd'hui faire plus court et plus sobre. L'encombrement des juridictions où la procédure est écrite nécessite qu'on aille plus rapidement aux points essentiels. Les plaidoiries qui durent plus d'une demi-heure n'ont guère lieu que dans les cours d'assises où la procédure est encore orale. Il faut également se montrer plus sobre car les questions soumises à la justice sont de plus en plus techniques et complexes. L'effet de manches apparaît désormais comme une curiosité historique. Ce n'est pas forcément un déclin mais une mutation : la plaidoirie doit avant tout être utile à celui qui l'écoute, c'est-à-dire son destinataire naturel qu'est le juge.

## Attend-on encore des avocats qu'ils soient de bons orateurs ?

Les attentes ont évolué mais la conviction que l'avocat met dans sa parole reste un élément décisif face au juge. On ne peut pas tout dire dans une plaidoirie ; l'important est de mettre en avant les faits saillants, d'autant qu'on ne sait jamais si tout le dossier a été lu. Les concours d'éloquence peuvent véhiculer une représentation fantasmée de ce que serait l'art oratoire de l'avocat. Ils relèvent souvent de la déclamation, à savoir la récitation d'un texte écrit par avance, plutôt que de l'éloquence véritable, laquelle requiert une part d'improvisation. La plaidoirie de l'avocat ne se réduit pas à sa forme rhétorique. Il faut savoir réagir dans l'instant aux moments d'audience et trouver un message final à transmettre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.C.



Jeune candidat au concours Éloquentia 2014-2015.

Evelina Judeikyté, formatrice de l'atelier de « prise de parole éducative », pousse les chaises au fond de la salle et les ordonne en un demi-cercle. En face d'elle s'installent des adolescents suivis par le programme de réussite éducative de la municipalité où plusieurs quartiers relèvent de la politique de la ville. « Je suis en compétition avec les entraînements de foot le jeudi soir ! », prévient-elle. Pourtant, l'effectif est bien au rendez-vous pour ces deux prochaines heures.